

Discours d'Arnaud de La Grange

Fête de Trime

Prytanée militaire de la Flèche, le 30 juin 2019

Monsieur le sous-préfet,
Monsieur le recteur,
Mesdames et Messieurs les autorités civiles et militaires
Mesdames et Messieurs les cadres, professeurs et personnel du Prytanée,
Chères familles, Chers élèves et chers Brutions,

Disons-le tout de suite, je suis un François Lecointre qui a mal tourné. Aujourd'hui, je pourrais être général (sans toutefois être au sommet comme lui) et je suis journaliste...

Plus sérieusement, je n'ai pas comme le Général Lecointre une légitimité pour déployer une vision, tracer des directions. Ce que je vais vous dire est plutôt de l'ordre du témoignage.

Sans sombrer dans la grandiloquence, je peux avancer que mes années au Prytanée ont changé ma vie. Elles ont incontestablement contribué à construire celui que je suis aujourd'hui. Je me souviens de mon arrivée, à la rentrée de septembre, en classes préparatoires à Saint-Cyr (Lettres). Je n'avais jamais été pensionnaire et n'étais guère familier du monde militaire : mes parents me donnaient une semaine pour que je leur demande de me sortir de là... Pourtant, dès les premiers jours, dès les premières heures même, je me suis senti bien au «Bahut».

A quoi tenait ce sentiment de confiance, cette impression immédiate d'être à sa place ?

La première réponse vient de l'humain, de l'atmosphère de bienveillance qui régnait parmi nous (avec des exceptions, bien sûr...). Ici, j'ai découvert l'amitié, pas celle qui se construit sur les développements d'une vie professionnelle, mais une amitié fondée sur une communion des vocations, le partage d'un but. Le juste mot sans doute est la fraternité. Fraternité d'hommes et de femmes, nourrie par des ambitions fortes et gratuites. Oui, en ces années de classes préparatoires, j'ai découvert la force du lien. Nous venions d'horizons et de milieux différents, mais nous étions tendus vers un objectif commun. Trente ans plus tard, il reste quelque chose de particulier entre ces élèves qui ont travaillé et vécu ensemble. Quand je retrouve aujourd'hui le général Lecointre, là où il est arrivé, l'amitié simple et directe reste, intacte. Quand je revois après tant d'années le général Jean-Claude Gallet, qui commande la BSPP et était en box avec moi en ses jeunes années, nous nous parlons comme si nous nous étions quittés hier.

Ensuite, je me suis très vite senti porté par un lieu, une histoire, des lignées illustres. J'ai été gagné par le sentiment que la vie de ces aînés nous obligeait. Ainsi, aujourd'hui, nous rendons hommage à une femme d'exception, passée pas ces bancs, Caroline Aigle. Une femme pionnière dans le monde de l'aviation comme dans celle des armées. Une personnalité si brillante, disparue malheureusement bien trop tôt. Comment ne pas être impressionné par de telles figures ? Comment ne pas rêver, à notre modeste mesure, de suivre leur sillage ?

Laissez-moi vous raconter une anecdote. Il se trouve que je viens de publier un roman dont l'histoire se situe dans les derniers jours de la bataille de Dien Bien Phu¹. Le personnage principal est un jeune officier parachutiste qui aurait pu passer par ici (au détour d'une page, certains peuvent je crois reconnaître l'évocation du Prytanée). Mes lectures sur la Guerre d'Indochine, quand j'étais en Corniche, expliquent sans doute en partie le choix de ce sujet. Mais j'en viens au clin d'oeil. Lors d'une séance de dédicace, un général ayant récemment quitté la carrière des armes vient me voir avec son épouse. Au bout d'un moment, celle-ci me confie que le père de son mari est mort à Dien Bien Phu. En apprenant cela, j'étais très intimidé, moi qui avais écrit une fiction avec pour toile de fond une tragédie résonnant si intimement en lui. Nous avons parlé, longuement. Puis, pour que je mette un mot sur le livre, il m'a donné son nom : Stabenrath. D'un coup, une forte émotion s'est emparée de moi. Son père, c'était Alain de Stabenrath², ce jeune officier dont la photo éclairait notre salle de classe (et qui y est toujours, je suis allé vérifier tout à l'heure). J'ai eu l'impression que la boucle était bouclée : de cet officier qui avait marqué ma jeunesse jusqu'à ce livre. Vous voyez, on ne quitte jamais complètement le Prytanée...

Fondatrices sur le plan humain, ces années au Prytanée l'ont aussi été sur le plan intellectuel. La formation de classes préparatoires a été essentielle. Elle m'a inculqué rigueur, méthode, curiosité, soif de savoir. Deux formidables professeurs, de Français et d'Histoire, m'ont notamment beaucoup marqué. Ils ont façonné ce que je suis devenu, je leur dois beaucoup. Plus tard, quand je suis arrivé à la Sorbonne pour poursuivre des études d'Histoire, je me suis senti outillé, construit, structuré. Et dans mon modeste et récent parcours en littérature, je sais ce que je dois à ces maîtres.

Il y avait aussi cette émulation entre nous, ces échanges sur nos lectures, des discussions passionnées. C'est à cette époque que j'ai découvert la puissance de la littérature, le pouvoir qu'elle a de changer nos vies, en lisant *Le Rivage des Syrtes*. Et je pense que j'ai fatigué pas mal de petits camarades, avec Julien Gracq et l'éblouissement qu'il m'a procuré.

J'en viens à l'ouverture, l'ouverture d'esprit, l'ouverture au monde. Elle est essentielle. Bien sûr, il ne faut perdre de vue ni nos rêves ni nos buts, mais sans pour autant se fermer. Il est même primordial, pour être le meilleur possible dans la voie que l'on a choisie, de savoir faire un pas de côté. Et de comprendre que l'enrichissement intellectuel et humain, diversifié, est une nourriture vitale pour ne pas nous assécher. Il faut donc profiter intensément de ces années initiatiques, tant sur le plan intellectuel qu'humain. C'est important pour la carrière des armes notamment. Et je citerai un grand chef militaire, pas un ancien mais un chef de notre époque, le général François Lecointre. Dans une tribune publiée dans un excellent journal, il y a quelques mois, il mettait en garde contre le « *silence des esprits* ». Il disait l'importance de la lecture, de l'écriture. Je le cite : « *L'écriture, j'en suis convaincu, est une obligation autant qu'une nécessité. Il faut écrire, pour structurer ses réflexions, forger ses propres convictions et mettre de la cohérence dans sa pensée à fin d'action* ». Dans ce même texte, il citait Liddell Hart : « *une armée et une société succombent plus rapidement à une paralysie du cerveau qu'à toute autre crise* ».

Pour conclure, je dirais que ces années au Prytanée m'ont appris qu'il n'y a pas de prédestination absolue. Je le constate aujourd'hui en voyant les vies de mes camarades, et un peu aussi la mienne. Le destin, c'est aussi celui que l'on se forge. Bien sûr, il y a les épreuves, les échecs qui font dévier une trajectoire. Il y a les circonstances qui pèsent souvent lourd dans nos vies. Mais il y a surtout ce que nous en faisons. Il faut savoir

¹ Le Huitième soir, Gallimard.

² 3258B, MPLF.

renoncer parfois, se dépouiller, repartir renforcé des coups reçus. Il faut alors savoir conquérir ce que Saint-Exupéry appelait ses «*territoires intérieurs*». Si ces territoires sont maîtrisés, s'ils peuvent servir de base de départ, alors on peut repartir de l'avant, en conquête.

Si je peux donc modestement donner un conseil aux lycéens et aux étudiants de prépa, c'est de partir toujours avec la même fougue, la même volonté, le désir de réussir. Mais si vous tombez, si vous échouez momentanément, ne vous catastrophiez pas. Je pense à ces mots du poète Adonis : «*L'échec fait partie intégrante de notre réussite. L'échec, c'est l'envers de la réussite*». Continuez, sur un chemin voisin voire plus éloigné, avec le même allant. Au bout, il y aura forcément une arrivée.

Arnaud de La Grange
8146C